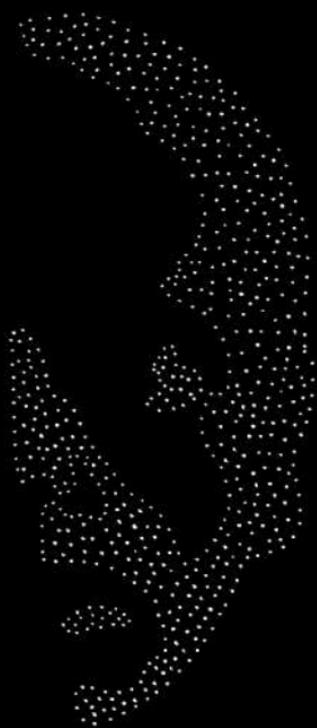


ÉDOUARD LEVÉ

Autoportrait



P.O.L.

Extrait de la publication

Autoportrait

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

Œuvres, 2002

Journal, 2004

Fictions, 2006

Suicide, 2008

Chez d'autres éditeurs

Angoisse, Philéas Fogg, 2002

Reconstitutions, Philéas Fogg, 2003

Édouard Levé

Autoportrait

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2013
ISBN : 978-2-8180-1939-9
www.pol-editeur.com

Extrait de la publication

Adolescent, je croyais que *La Vie mode d'emploi* m'aiderait à vivre, et *Suicide mode d'emploi* à mourir. J'ai passé trois ans et trois mois à l'étranger. Je préfère regarder sur ma gauche. Un de mes amis jouit dans la trahison. La fin d'un voyage me laisse le même goût triste que la fin d'un roman. J'oublie ce qui me déplaît. J'ai peut-être parlé sans le savoir avec quelqu'un qui a tué quelqu'un. Je vais regarder dans les impasses. Ce qu'il y a au bout de la vie ne me fait pas peur. Je n'écoute pas vraiment ce qu'on me dit. Je m'étonne qu'on me donne un surnom alors qu'on me connaît à peine. Je suis lent à comprendre que quelqu'un se comporte mal avec moi, tant je suis surpris que cela m'arrive : le mal est en quelque sorte irréel. J'archive. J'ai parlé à Salvador Dalí à l'âge de deux ans. La compétition ne me stimule pas. Décrire précisément ma vie me prendrait plus de temps que la vivre. Je me demande si, en vieillissant, je deviendrai réactionnaire. Assis jambes nues sur du skaï, ma peau ne glisse pas, elle crisse. J'ai trompé deux femmes, je leur ai dit, l'une y fut indifférente, l'autre pas. Je plaisante avec la mort. Je ne m'aime pas. Je ne me déteste pas. Je n'oublie pas d'oublier. Je ne crois pas que Satan

existe. Mon casier judiciaire est vierge. J'aimerais que les saisons durent une semaine. Je préfère m'ennuyer seul qu'à deux. J'arpente les lieux vides et je déjeune dans des restaurants désolés. En matière de nourriture, je préfère le salé au sucré, le cru au cuit, le dur au mou, le froid au chaud, le parfumé à l'inodore. Je ne peux pas écrire tranquillement s'il n'y a rien à manger dans mon frigidaire. Je me passe facilement d'alcool et de tabac. Dans un pays étranger, j'hésite à rire lorsque mon interlocuteur rote pendant la conversation. Je remarque les cheveux gris des gens qui ne sont pas en âge d'en avoir. Il est préférable que je ne lise pas les ouvrages techniques de médecine, en particulier les passages décrivant les symptômes de certaines maladies : je les vois proliférer en moi à mesure que j'en découvre l'existence. La guerre me semble si irréaliste que j'ai du mal à croire que mon père l'ait faite. J'ai vu un homme dont la moitié gauche du visage exprimait autre chose que la partie droite. Je ne suis pas sûr d'aimer New York. Je ne dis pas « A est mieux que B » mais « je préfère A à B ». Je ne cesse de comparer. Lorsque je rentre de voyage, le meilleur moment n'est ni le passage à l'aéroport ni l'arrivée à la maison, mais le trajet en taxi qui relie les deux : c'est encore du voyage, mais plus vraiment. Je chante faux, donc je ne chante pas. Comme je suis drôle, on me croit heureux. J'espère ne jamais trouver une oreille dans un pré. Je n'aime pas plus les mots qu'un marteau ou une vis. Je ne connais pas les garçons verts. Dans les vitrines des pays anglo-saxons, je lis « sale » en français. Je ne peux pas dormir avec quelqu'un qui bouge, ronfle, respire fort ou tire sur les draps. Je peux dormir enlacé avec quelqu'un qui ne bouge pas. J'ai eu l'idée d'un Musée du Rêve. J'ai tendance, pour des commodités de langage, à nommer « amis » des gens qui

ne le sont pas, je ne trouve pas d'autre mot pour qualifier ces personnes que je connais, que j'aime bien, mais avec lesquelles je n'ai noué aucun lien particulier. En train, dans le sens opposé à la marche, je ne vois pas les choses arriver, mais partir. Je ne prépare pas ma retraite. J'estime que la meilleure partie d'une chaussette est le trou. Je suis inattentif à la quantité d'argent sur mon compte en banque. Mon compte en banque est rarement dans le rouge. *Shoah*, *Numéro zéro*, *Mobutu roi du Zaïre*, *Urgences*, *Titicut Follies* et *La Conquête de Clichy* m'ont plus marqué que les meilleures fictions. Les films ready-made projetés par Jean-Marc Chapoulie m'ont plus fait rire que les meilleures comédies. J'ai tenté une fois de me suicider, j'ai été tenté quatre fois de tenter de me suicider. Le son lointain d'une tondeuse à gazon en été me rappelle de bons souvenirs d'enfance. Je jette difficilement. Une de mes ancêtres avait la manie de conserver, à sa mort on a retrouvé une boîte à chaussures sur laquelle une étiquette soigneusement calligraphiée indiquait : « Petits bouts de ficelle ne pouvant servir à rien ». Je ne crois pas que la sagesse des sages se perdra. J'ai eu le projet d'un livre musée de l'écriture vernaculaire où seraient recopiés des messages manuscrits par des inconnus, classés par types : annonces pour animaux perdus, justifications placées sur les pare-brise adressées aux contractuelles pour ne pas payer le parcètre, appels sauvages à témoins, indications de changements de propriétaires, messages de bureau, messages domestiques, messages adressés à soi-même. J'ai pensé, en écoutant un vieillard me raconter sa vie : « Cet homme est un musée de lui-même. » J'ai pensé, en écoutant parler le fils d'un militant noir américain et d'une sociologue française : « Cet homme est un ready-made. » J'ai pensé, en voyant un homme blême : « C'est un

fantôme de lui-même. » Mes parents sont allés au cinéma tous les vendredis soir jusqu'à ce qu'ils aient une télévision. J'aime le son franc du sac en papier, mais pas celui, frétilant, du sac en polyuréthane. Il m'est arrivé d'entendre, mais pas de voir un fruit tomber de la branche. Les noms propres me fascinent parce que j'en ignore la signification. J'ai un ami qui, lorsqu'il invite des gens à dîner chez lui, n'apporte pas des plats sur la table mais des assiettes garnies comme au restaurant, il n'est donc pas question d'en reprendre. J'ai vécu plusieurs années sans aucune protection sociale. Je peux me sentir plus mal à l'aise avec quelqu'un de gentil qu'avec quelqu'un de méchant. Mes mauvais souvenirs de voyage sont plus drôles à raconter que les bons. Qu'un enfant me dise « monsieur » me déconcerte. C'est dans un club échangiste que j'ai vu pour la première fois des gens faire l'amour devant moi. Je ne me masturbe pas devant une femme. Je me masturbe moins devant des images que devant des souvenirs. Je n'ai jamais regretté d'avoir dit ce que je pensais vraiment. Les histoires d'amour m'ennuient. Je ne raconte pas mes histoires d'amour. Je parle peu des femmes avec qui je suis, mais j'aime écouter mes amis me parler des leurs. Une femme est venue me rejoindre dans un pays lointain après un mois et demi de séparation, elle ne m'avait pas manqué, j'ai compris au bout de quelques secondes que je ne l'aimais plus. En Inde, j'ai voyagé pendant une nuit en car avec un Suisse que je ne connaissais pas, nous traversions les plaines du Kerala, je lui en ai dit autant sur mon compte en quelques heures qu'à mes meilleurs amis en plusieurs années, je savais que je ne le reverrais pas, il était une oreille sans conséquences. Il m'arrive d'être suspicieux. Regarder des photographies anciennes me fait croire que le corps évolue. Je reproche ce

que l'on me reproche. Je ne suis pas radin, j'admire la juste dépense. J'aime certains uniformes non pour ce qu'ils incarnent, mais pour leur sobriété fonctionnelle. Il m'arrive d'annoncer une bonne nouvelle me concernant à quelqu'un que j'aime, et de m'apercevoir avec stupeur qu'il en est jaloux. Je n'aimerais pas avoir des parents célèbres. Je ne suis pas beau. Je ne suis pas laid. Sous certains angles, bronzé en chemise noire, je peux me trouver beau. Je me trouve plus souvent laid que beau. Les moments où je me trouve beau ne coïncident pas avec ceux où j'aimerais l'être. Je me trouve plus laid de profil que de face. J'aime mes yeux, mes mains, mon front, mes fesses, mes bras, ma peau, je n'aime pas mes cuisses, mes mollets, mon menton, mes oreilles, la courbure à l'arrière de mon cou, mes narines vues du dessous, je n'ai pas d'avis concernant mon sexe. J'ai le visage de travers. La partie gauche de mon visage ne ressemble pas à la partie droite. J'aime ma voix au réveil après l'alcool ou pendant la grippe. Je n'ai besoin de rien. Je ne cherche pas à séduire quelqu'un qui porte des Birkenstock. Je n'aime pas les orteils. J'aimerais ne pas avoir d'ongles. J'aimerais ne pas avoir de barbe à raser. Je ne cherche pas les honneurs, je ne respecte pas les distinctions, je suis indifférent aux récompenses. J'ai du goût pour les gens bizarres. J'ai de la sympathie pour les gens malheureux. Je n'aime pas le paternalisme. Je suis plus à l'aise avec les vieux qu'avec les jeunes. Je peux poser d'innombrables questions à des gens que je pense ne jamais revoir. Un jour, je porterai des Santiags noires avec un costume en velours violet. L'odeur du purin me rappelle une époque ancienne, alors que l'odeur de la terre humide ne m'évoque aucune période particulière. Je ne peux pas mémoriser les prénoms des personnes que l'on vient de me présen-

ter. Je n'ai pas honte de ma famille, mais je ne l'invite pas à mes vernissages. J'ai souvent aimé. Je m'aime moins que je n'ai été aimé. Je m'étonne qu'on m'aime. Je ne me crois pas beau lorsqu'une femme me trouve tel. Je suis irrégulièrement intelligent. Mes états amoureux se ressemblent, et ressemblent à ceux des autres, plus que mes travaux ne se ressemblent, ou ne ressemblent à ceux des autres. Je trouve quelque chose de plaisant dans le malheur d'un amour qui s'achève. Je ne fais bourse commune avec personne. Un ami m'a fait remarquer que j'avais l'air content lorsque des invités arrivaient chez moi, mais aussi lorsqu'ils en partaient. Je commence, plus que je n'achève. J'arrive plus facilement chez des gens que je n'en pars. Je ne sais pas interrompre un interlocuteur qui m'ennuie. Je me précipite sur les buffets gratuits jusqu'à l'écoeurement. Je digère bien. J'aime la pluie d'été. Les échecs des autres m'attristent plus que les miens. Les échecs de mes ennemis ne me réjouissent pas. J'ai du mal à comprendre que l'on fasse des cadeaux idiots. Les cadeaux me mettent mal à l'aise, que j'en fasse ou que j'en reçoive, sauf s'ils sont justes, ce qui est rare. L'amour me donne d'immenses plaisirs mais me prend trop de temps. Comme le scalpel d'un chirurgien révèle mes organes, l'amour me conduit vers d'autres moi, dont l'obscène nouveauté m'épouvante. Je ne suis pas malade. Je ne vais pas plus d'une fois par an chez le médecin. Je suis myope et légèrement astigmat. Je n'ai jamais embrassé une amante devant mes parents. En Corse, des amis m'ont entraîné à une séance d'initiation collective à la plongée sous-marine, un moniteur m'a emmené en quelques secondes à six mètres de profondeur, mon oreille gauche a imploré, remonté à la surface, je n'avais plus le sens de l'équilibre, depuis, lorsque j'atterris en avion, je sens une aiguille

me triturer l'intérieur de l'oreille jusqu'à ce que, d'un coup, l'air se libère en traversant le tympan. Je connais mal le nom des fleurs. Je reconnais le marronnier, le tilleul, le peuplier, le saule, le saule pleureur, le chêne, le châtaignier, le pin, le sapin, le hêtre, le platane, le noisetier, le pommier, le cerisier, le lilas, le prunier, le poirier, le figuier, le cèdre, le séquoia, le baobab, le palmier, le cocotier, le chêne-liège, l'érable, l'olivier. Je nomme, sans les reconnaître, le frêne, le tremble, l'orme, le fusain, l'arbousier, le bougainvillier, le catalpa. J'ai eu des guppies, des barbus de Sumatra, des néons, un poisson zébré jaune et noir de la forme d'un serpent, et d'autres poissons d'aquarium dont j'ai oublié les noms. J'ai eu un hamster femelle nommée Pirouette, en raison de son goût pour la roue en plastique bleu turquoise dans laquelle elle courait si vite que le mouvement lui faisait faire des tours entiers. Une amie qui comprenait mal l'anglais entendait « C'est quelque chose » au lieu de « Set in your shoes » dans la chanson *Boogie Wonderland*. Il m'arrive de courir par des voies ténébreuses. Un oncle me faisait jouer à Scorlipochon un deux trois quatre cinq six sept huit neuf dix, je devais parvenir à dire Scorlipochon un deux trois quatre cinq six sept huit neuf dix tandis qu'il m'en empêchait par des chatouilles. Un de mes oncles avait le goût du scandale et du jeu, il volait dans les magasins juste pour rire, il achetait *Hara-Kiri* et me le faisait lire, il faisait semblant d'être handicapé mental sur la plage, sautait en hurlant et en bavant sur une femme qui bronzait, il posait des questions avec des mots qui n'existent pas à une fermière voisine, il faisait croire au téléphone à des inconnus qu'un serpent les attendait à Orly, il jouait au casino jusqu'à s'en faire volontairement et définitivement interdire, il tentait de récupérer le loyer des boîtes de nuit que son père avait

gagnées au poker et finissait saoulé par les locataires mafieux qui l'amadouaient au champagne. Je ne joue pas au casino. Je me demande comment je me comporterais sous la torture. Au musée, je regarde le monde avec le regard des artistes, dans la rue, avec le mien. Je connais quatre noms de Dieu. Une amie m'a dit que bâiller quatre fois équivalait à dormir un quart d'heure, j'ai souvent essayé, sans jamais ressentir le bénéfice de ce conseil. J'ai connu des températures allant de moins vingt-cinq à plus quarante-cinq degrés. J'ai rencontré des catholiques, des protestants, des mormons, des juifs, des musulmans, des hindouistes, des bouddhistes, des amish, des témoins de Jéhovah, des scientologues. J'ai vu la terre, la montagne et la mer. J'ai vu des lacs, des fleuves, des rivières, des ruisseaux, des torrents, des cataractes. J'ai vu des volcans. J'ai vu des estuaires, des côtes, des îles, des continents. J'ai vu des grottes, des canyons, des chapeaux de fées. J'ai vu des déserts, des plages, des dunes. J'ai vu le soleil et la lune. J'ai vu des étoiles, des comètes, une éclipse. J'ai vu la Voie lactée. Je n'ai plus dix ans. Je n'ai jamais cru que l'on puisse voir le dahu. Je me demande s'il existe des profanateurs de Satan, et si le profaner est un péché, de son point de vue, mais aussi de celui de Dieu. Les monstres m'intéressent. Quand je lis « code pin OK », j'entends « code Pinoquet ». La solitude me donne de la constance. Une amie de mes parents a découvert à cinquante ans que l'huile de coude n'existait pas. Je ne savais pas quoi répondre quand un adulte me disait : « C'est bien vrai ce mensonge ? » Je me forçais à sourire quand un adulte me disait : « Va voir là-bas si j'y suis. » Mon père est drôle. Ma mère m'aime sans m'envahir. J'ai découvert qu'il existait des « images cochonnes » dans un petit prospectus bleu ciel qui consignait certains péchés, et qu'un prêtre me

donna avant ma première confession pour m'aider à me souvenir de ceux que j'aurais pu commettre. J'ai fréquenté un collège où sévissaient plusieurs pédophiles, mais je n'en ai pas été victime. Un de mes camarades d'école, à douze ans, a été suivi par un vieil homme jusque dans la cage d'escalier, où il l'a entraîné dans une cave pour l'embrasser de force. Le chien d'un de mes amis a défiguré son meilleur ami lorsqu'il avait quatorze ans. Je n'ai pas raté d'avion qui ait explosé en vol. J'ai failli tuer les trois passagers qui m'accompagnaient en cherchant une cassette dans la boîte à gants alors que je roulais à cent quatre-vingt sur l'autoroute Paris-Reims. Mon père m'a surpris en train de faire l'amour avec une femme, lorsqu'il a toqué à la porte, j'ai dit mécaniquement : « Entrez », son visage s'est illuminé, il a aussitôt refermé la porte, lorsque l'amie a tenté de repartir discrètement, il s'est précipité vers elle et lui a dit : « Revenez quand vous voudrez, mademoiselle. » Comme la plupart des gens, j'ignore pourquoi la ville où j'habite porte son nom. Un de mes oncles est mort du sida peu après la faillite de la galerie d'art dans laquelle il avait tout investi. Un de mes oncles a rencontré l'homme de sa vie en conduisant lentement sa voiture rouge décapotable dans les rues de Paris, l'homme en question, un immigrant hongrois, était désespéré, et marchait au hasard avant de se suicider, mon oncle s'est arrêté à sa hauteur et lui a demandé où il allait, ils ne se sont plus quittés jusqu'à ce que la mort les sépare. L'ami de mon oncle m'a appris à rire de ce que je voyais à la télévision, et qui n'avait, a priori, rien de drôle, par exemple la coiffure de Bobby Ewing dans *Dallas*. Je n'ai pas signé de manifeste. Si je tourne en me regardant dans un miroir, vient un moment où je ne me vois plus. Raymond Poulidor est un des noms les moins sexy que je connaisse. La

salade me plaît surtout pour son croquant et sa vinaigrette. Je n'aime pas entendre des gens citer des bons mots, en particulier ceux de Sacha Guitry. Je me délecte de l'emballage avant d'accéder à l'objet. Visiter des églises m'ennuie, je me demande si, à part quelques spécialistes, il existe des gens que cela enchante. Je ne sais pas nommer les étoiles. Régulièrement, j'envisage d'apprendre par cœur de longs textes pour entraîner ma mémoire. Je regarde les êtres fantastiques dans les nuages. Je n'ai pas vu de geyser, d'atoll, de fosse sous-marine. Je n'ai pas fait de prison. J'aime les lumières tamisées. Je n'ai pas porté plainte dans un commissariat. On ne m'a pas cambriolé. À douze ans, je prenais le métro avec trois camarades de classe, un inconnu de mon âge m'a fait un croche-pattes, un autre, d'environ quinze ans, m'a donné un coup de pied dans la figure, je suis tombé à terre, lorsque je me suis relevé, il était prêt à m'en donner un autre, j'ai alors simulé une douleur nettement supérieure à celle que je ressentais en tenant mon visage à pleines mains et en hurlant comme si ma figure était défoncée, les agresseurs ont pris peur et se sont enfuis, mes trois « camarades », restés à quelques mètres en retrait, se sont alors précipités, j'ai remarqué que le visage de l'un d'eux était blême de lâcheté. Mes parents ne me posent pas assez de questions. Je suis rentré une fois dans une prison dont je photographiais les abords à Rome, New York, un garde m'a arrêté, m'a conduit au sous-directeur, mon film a été saisi, il contenait également des photographies de témoins de Jéhovah de Paris, New York. J'ai vendu des œuvres à des collectionneurs français, autrichiens, espagnols, allemands, italiens, américains, et peut-être d'autres nationalités. Si, au bout de quelque temps, une femme avec qui je suis reprend des expressions que j'utilise,

je peux la prendre en pitié. J'aimerais qu'il y ait des régions où tous les jours soient le même jour de la semaine, je pourrais décider d'aller passer cinq lundis dans une ville, et huit samedis dans une autre. J'aimerais qu'il y ait des villes où tout le monde s'appelle Jean ou Jeanne, la ville s'appellerait Jeanville. Ce sont les noms qui m'attirent vers les lieux, mais ce ne sont les corps qui m'attirent vers les gens. J'oublie que certains noms d'objets se réfèrent à des actions, par exemple « montre ». Je me demande s'il n'y a que des vieillards pour aimer les CRS. Je fétichise l'écriture manuscrite. Lorsque je choisis des cartes postales d'un même endroit, j'ai la tentation de varier les images, quitte à ne pas prendre plusieurs exemplaires de la meilleure, ce qui est absurde, puisque les destinataires sont différents. Quand j'écris plusieurs cartes postales le même jour, je m'efforce de ne pas relater les mêmes événements, comme si les destinataires pouvaient un jour se rendre compte que j'ai écrit plusieurs fois la même carte. J'ai fait une promenade au milieu des ravins du Triangle d'Or sur le dos d'un éléphant aveugle qui cherchait son chemin en tâtonnant avec la patte. Mon frère construit. J'ai fait par erreur des études difficiles qui ne m'ont servi à rien, alors que j'aurais pu faire par plaisir des études artistiques qui auraient accéléré ma vie. Je suis content d'être content, je suis triste d'être triste, mais je peux aussi être content d'être triste et triste d'être content. Le manque de sommeil me gêne moins lorsqu'il fait beau que lorsqu'il pleut. Je trouve les gens beaux indépendamment du moment, je ne me trouve pas toujours beau, donc je ne le suis pas. Il m'arrive de parler à mon sexe en l'appelant par son prénom. J'apprécie l'odeur de foin coupé du jean Levi's 501 brut. Je ne raconte pas d'histoires car j'oublie le nom des gens, je raconte les événements dans le

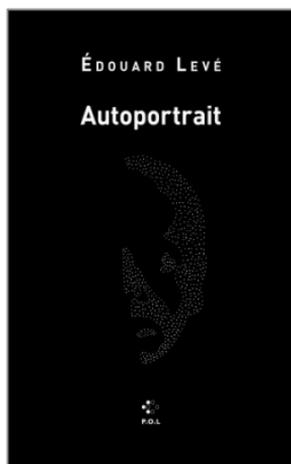
désordre et je ne sais pas préparer la chute. En voyage, je me fais des surprises, par exemple, je décide à un moment où je ne m'y attendais pas que le voyage est terminé. Au dictaphone, j'écris légèrement en pensant à autre chose. J'ai écrit plusieurs lettres pour déclarer mon amour, mais aucune pour le rompre, ma voix s'en est chargée. Je préférerais peindre un chewing-gum de près que Versailles de loin. Je touche du blanc. Je n'ai pas de maison de week-end car je n'aime pas ouvrir puis fermer une volée de volets en deux jours. Je suis prêt à payer quelqu'un pour qu'il aère, chauffe, nettoie une maison de campagne avant que je n'y séjourne, pour avoir l'impression que quelqu'un y vit. Bien que mon rythme de travail soit désocialisé, je distingue le week-end de la semaine. Mon surnom est grotesque, mais il m'est sympathique, d'ailleurs je l'apprends aux gens qui ne le connaissent pas. Je prépare mes bagages en dressant une liste complète de ce que j'emporte, comme j'emporte toujours la même chose, je conserve cette liste dans un fichier sur mon ordinateur. Je reconvertis les sacs de supermarché en sacs-poubelles. Je trie plus ou moins mes déchets. Boire m'endort. À Hong Kong, je connaissais quelqu'un qui sortait trois soirs par semaine, ni plus, ni moins. Je crois que la démocratie progresse dans le monde. Je chante l'homme moderne. Je suis mieux couché que debout et debout qu'assis. J'admire la personne qui a trouvé le titre du film *La Dernière Maison sur la gauche*. Un ami m'a parlé de « l'homme rouge des Tuileries », je ne me souviens plus de ce qu'il a fait, mais ce nom me donne encore des frissons. Le pédiatre que ma mère m'emmenait voir a humilié des générations d'enfants, dont moi, avec cette énigme : « Vincent mit l'âne dans un pré et s'en vînt dans l'autre, combien y a-t-il d'ânes ? », qu'il prononçait d'une voix

égale, avant de dire : « Il n'y a qu'un âne, c'est toi », à ceux, c'est-à-dire tous, qui ne répondaient pas : « Un. » J'ai envie d'écrire des phrases commençant par « Au bout ». Je peux comprendre « C'est la fin », « C'est le commencement de la fin », « C'est le commencement de la fin du commencement », « C'est le commencement de la fin du commencement de la fin », mais à partir de « C'est le commencement de la fin du commencement de la fin du commencement », je n'entends plus que le bruit des mots. Il m'arrivait d'énerver mon interlocuteur en répétant systématiquement son dernier mot. Je ne me lasse pas de dire : « La fille à son père. » Un de mes amis suscite l'admiration de certains et l'indifférence des autres en connaissant l'équivalence entre les numéros et les noms des départements. Ma cousine Véronique est extraordinaire. Je trouve parfois le juste mot d'esprit une heure plus tard. À table, j'ai justifié l'éclaboussure alimentaire faite sur la chemise immaculée d'un ami par cette phrase : « Tu es sur le chemin de mon jus. » Je ne me réjouis pas du malheur des autres. Je ne me prosterne pas devant une idole de métal. Je n'ai pas pris en horreur mon héritage. Je ne cultive pas la terre. Je ne m'attends pas à découvrir de nouvelles merveilles en musique classique, mais je suis certain de jouir jusqu'à ma mort de celles que je connais déjà. Je ne sais pas si on peut améliorer la musique de Bach, mais on peut certainement améliorer celles de plusieurs compositeurs, que je ne me risquerais pas à citer. Je reconnais m'être trompé. Je ne me bats pas. Je n'ai pas donné de coups de poing. Je remarque que, sur les digicodes parisiens, le chiffre 1 s'efface plus vite. Il m'arrive de retourner mes interlocuteurs contre moi par un excès d'argumentation. Je n'écoute pas du jazz, j'écoute Thelonious Monk, John Coltrane, Chet Baker, Billie Holiday. J'ai

parfois le sentiment d'être un imposteur sans pouvoir dire pourquoi, comme si une ombre planait sur moi sans que je puisse m'en défaire. Si je voyage avec quelqu'un, je vois le pays à moitié moins que si je voyage seul. Un de mes amis aime voyager dans certains pays du Moyen-Orient où il n'y a rien d'autre à voir que des aéroports, des déserts et des routes. Je n'ai jamais regretté de voyager seul, mais il m'est arrivé de regretter de voyager avec quelqu'un. Je lis la Bible dans le désordre. Je ne lis pas Faulkner, à cause de la traduction. J'ai fait une série de tableaux monochromes à partir de ce qui sortait de mon corps ou poussait sur lui : poils, cheveux, ongles, sperme, urine, merde, salive, morve, larmes, sueur, pus, sang. La télévision m'intéresse plus sans le son. En présence d'amis, je peux rire à gorge déployée devant certaines émissions télévisées non comiques qui me désolent quand je suis seul. Je n'entends pas vraiment ce que me disent les gens qui m'ennuient. D'un simple « Non » comme réponse, la brièveté me contente, et la violence me gêne. Le niveau sonore trop élevé d'un restaurant gâche mon plaisir. Si je devais émigrer, je choisirais l'Italie ou l'Amérique, mais il n'en est pas question. Lorsque je suis à l'étranger, je rêve d'avoir une maison en Provence, projet que j'oublie à mon retour. Je regrette rarement d'avoir agi, et systématiquement de ne pas l'avoir fait. Je repense à la douleur des histoires qui n'eurent pas lieu. L'autoroute m'ennuie, il n'y a pas de vie sur ses bords. Sur l'autoroute, les paysages sont trop loin pour que mon imagination leur donne vie. Je ne vois pas ce qui me manque. J'ai moins envie de changer les choses que la perception que j'en ai. Je fais des photographies parce que je n'ai pas vraiment envie de changer les choses. Je n'ai pas envie de changer les choses parce que je suis le plus jeune de ma famille. J'aime

Achevé d'imprimer en août 2013
par Corlet, Imprimeur S.A.
14110 Condé-sur-Noireau
N° d'éditeur : 2345
N° d'édition : 255533
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : septembre 2013

Imprimé en France



Édouard Levé
Autoportrait

Cette édition électronique du livre
Autoportrait d'ÉDOUARD LEVÉ
a été réalisée le 22 juillet 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en août 2013
par Corlet, Imprimeur S.A.
(ISBN : 9782818019399 - Numéro d'édition : 255533).
Code Sodis : N564447 - ISBN : 9782818019412
Numéro d'édition : 255535.